

Du rôle de sourmine

Concours
d'écriture
2017/2018

du 2 octobre 2017 au 17 janvier 2018
Règlement au dos >



Historia

LE GÉANT
DES BEAUX-ARTS



HAVAS VOYAGES

LES ADEX



LIBRAIRIE
SAINT-PIERRE



RAGEOT



LE SPÉCIAL DE
SPIROU



FESTIVAL THÉÂTRAL
DE COYE-LA-FORÊT

3^e édition
de la Ligue
des éditions



COLLEGIENS

1^{er} PRIX

Marie-Alix VINDRY

2^e PRIX ex-aequo

Jade ALZERRECA

Sabine CARLIER

Louis VAUBAN

Mention spéciale

Mila REZINSKI

Natacha BAVILLE

Coup de cœur poésie

Marie LETHIELLEUX

Emma DESHODT

Drôle de sourire

Je suis une étrange gargouille,
Qui aime rire aux éclats.
Vous rendez vous compte, monseigneur
De l'originalité de cet état ?

Mes voisines sont méchantes et ternes,
Sempiternellement figées
Dans un ricтус effrayant.
Au contraire, j'ai dans le regard une certaine malice,
Qui pousse les inconnus à se sentir de moi complice.

Mais voilà je noircie;
Mes articulations
Ne donnent plus signe de vie !

Lorsque la nuit tombe
Toutes nous partons
Explorer ce monde
Jusqu'à l'épuisement (A nos heures perdues)

Maintenant, je ne vole plus.
Je garde de jour comme de nuit
Cette cathédrale
Qui m'a accueillie.

Voilà que proche est l'heure où,
Dans un ultime envol,
Je m'écraserai mollement au sol,
Vivant mon dernier saut.

Adieu monseigneur,
Adieu cathédrale,
Adieu très chers amis,
Et que nous puissions un jour,
Nous retrouver ensemble, volant au paradis.

« Drôle de sourire »

À Londres, le 4 mai 1921

Bonjour Monsieur Boswell,

Vous ne vous souvenez certainement pas de moi, et pourtant vous faites partie de mon histoire. Je vais donc vous la raconter.

Je suis Maria Degruytère, née le 8 janvier 1898 dans la Somme, où je vis toujours actuellement. Nous sommes le 4 août 1914 lorsque j'apprends que mon pays est officiellement en guerre contre l'Allemagne depuis la veille : je ne m'inquiète pas plus que ça, car les rumeurs disent qu'elle ne sera pas longue. Cependant, la progression des Allemands est rapide et les gens commencent vite à s'affoler.

En 1916, l'une des plus grandes batailles a lieu chez moi, dans la Somme. Mais je suis partie depuis déjà plusieurs mois, sans aller trop loin : j'ai rejoint mon oncle à Senlis. C'est une personne que j'apprécie énormément et avec laquelle je suis très complice. On est prévenu que les adversaires sont seulement à quelques kilomètres de la ville mais nous devons rester sur place : mon cher oncle a reçu une balle dans la jambe lorsqu'il combattait à Verdun. Cette blessure ne s'est jamais vraiment guérie et il ne peut plus se déplacer.

On ne nous avait pas menti ; les Allemands sont arrivés et ont détruit la moitié de la ville en brûlant des bâtiments et en tuant une partie de la population. Nous nous sommes alors cachés dans la cave sans en sortir pendant plus de semaines : nous avons mangé un petit bol de soupe par jour accompagné d'un petit bout de pain ; ce n'est pas grand-chose mais cela nous a permis de tenir. Nous avons très peu dormi et dans de mauvaises conditions.

C'est seulement seize jours après que nous sommes sortis. Le bilan a été très lourd : le maire a été tué, et de nombreux civils également. Les Fritz ont pris tout ce qu'il nous restait. Ça a été un vrai désastre.

Nous sommes en septembre 1917 lorsque des bruits sourds retentissent. Boum! Crac! Je regarde par la fenêtre bloquée en espagnolette et j'aperçois un petit groupe de soldats français, passant rapidement au pas de course. L'oncle Jean me pousse vers l'escalier qui mène à la cave lorsque nous entendons un homme pousser un cri strident. J'entrouvre la porte et je tombe nez à nez avec trois soldats dont je ne reconnais l'uniforme. Deux d'entre eux essaient comme ils peuvent de transporter leur camarade qui est blessé. Celui-ci se tord dans tous les sens et crie tellement que nous pouvons observer ses canines. Je leur fais signe d'entrer et referme la porte derrière eux. Nous posons le blessé sur la table : je me rends vite compte que c'est plus grave que ça en avait l'air auparavant ; il a reçu des éclats d'obus, certainement envoyés par les Boches.

Certes! Je ne suis pas la meilleure infirmière de France, mais les deux mois passés à travailler dans la clinique de Beaumont-Hamel m'auront finalement servis. Je fais de mon mieux pour que le pauvre jeune homme ne souffre pas trop lors du retrait des débris. Il me fixe, avec un ricтус assez effrayant.

Cela fait maintenant deux jours que le jeune Percy est avec nous. Ses amis sont repartis au combat et ont prévenu leur caporal qu'un soldat est ici. Ce dernier n'est pas en grande forme, mais il s'estime heureux d'être en vie.

Le lendemain soir, après trois jours de bombardements incessants, les Alliés reprennent Senlis. Des soldats anglais viennent porter secours au peu de survivants restants et embarquent mon blessé qui me dit alors :

«Si je suis encore de ce monde aujourd'hui, c'est tout simplement grâce à vous, et je ne vous remercierai jamais assez. Je n'ai pas les moyens de vous offrir quoi que ce soit, mais je peux vous laisser ceci.»

Il me tend sa plaque de soldat, me serre dans ses bras, me fait un drôle de sourire puis rejoint ses camarades. Je peux reconnaître sur sa plaque ces quelques mots : «Sergent Boswell, 85ème division de Londres».

Oui, la femme qui vous a soigné, il y a quelques années, avec l'aide de son oncle n'est autre que moi. Et depuis ce jour, je n'ai jamais cessé de penser à vous. Je me suis dit que vous étiez probablement mort par la suite, et cela m'a énormément troublée. J'ai donc essayé pendant longtemps de vous retrouver, chose qui n'a pas été très facile, mais j'y suis parvenue.

Je suis à Londres pour une semaine et j'adorerais vous revoir. Si vous le souhaitez, il vous suffira d'aller un matin de cette semaine chez « Robert's House » sur Lexington à neuf heures. Je vous ai raconté mon histoire, j'aimerais maintenant connaître la vôtre.

Bien à vous,

Maria Degruyère.

Drôle de sourire

Mon train pour Bruxelles avait du retard, comme souvent en période de fête à la Gare du Nord. Quelques jours avant Noël, je prenais le train pour rejoindre ma famille mais les places avaient été surbookées et cela provoquait des retards.

Pour passer le temps, je m'étais installé dans un café près de la gare nommé « Le Petit Garçon ». Je m'assis à une table et un serveur s'approcha de la table. Il y avait très peu de monde dans le café, c'était assez bizarre, étant donné que nous étions un samedi et en plein centre de Paris.

Je commandai un café et observai une statue d'argile qui était posée sur une grande cheminée, dans laquelle un feu brûlait. La statue représentait un petit garçon de sept ou huit ans qui portait des habits anciens, comme les habits que ma mère me mettait quand j'étais plus jeune. Les mains de la statue étaient cachées derrière son dos comme si le petit cachait quelque chose. Il avait les cheveux bien coiffés et des yeux qui dispersaient une lueur éclatante et un certain air de malice qu'a un petit qui vient de faire une bêtise. C'était une statue parfaitement normale à part un détail étrange : la bouche. Le petit souriait mais sa bouche était extrêmement disproportionnée par rapport au reste de son visage ; des lèvres très fines et des dents de lapin au devant, la bouche était tellement grande que l'on voyait toutes ses vingt dents. Ce sourire étrange ne semblait pas du tout forcé, c'était juste un détail qui nous différencie tous les uns des autres.

Le serveur m'apporta mon café et je le sirotais lentement, tout en lisant un magazine de sport. Tout d'un coup, je sentis le banc sur lequel j'étais assis se pencher légèrement vers la droite, comme si un petit poids s'était assis à côté de moi. Effectivement, il y avait un petit garçon qui regardait la statue, il avait posé une vieille écharpe bleue sur la table. Le petit resta quelques minutes à la contempler, sans se rendre compte qu'il était à la table d'un inconnu. Enfin, il se retourna et m'adressa la parole :

- Dites, monsieur, elle vous plaît la statue ?
- Celle sur la cheminée ?
- Oui, exactement.
- Elle est plutôt étrange, non ? lui répondis-je.

Il fronça des sourcils :

- Oui mais dites monsieur, qu'en pensez vous ?

Le petit commençait à m'énerver :

- Bon, petit. Tu commences à m'embêter là. Va retrouver tes parents, d'ailleurs, où sont-ils ?
- Monsieur, s'il vous plaît ! Allez, soyez sympa quoi ! La détresse dans sa voix s'entendait. Pourquoi ce garçon voulait-il tant que je lui réponde ?
- Ecoute moi, je te réponds seulement si tu me dis pourquoi tu veux tellement que je te réponde et puis tu files. D'accord ?
- D'accord.
- Je trouve qu'elle est étrange cette statue mais qu'elle a aussi un certain charme, donc, oui, je l'aime bien.

Il sourit de toutes ses dents et je vis sa ressemblance frappante avec le garçon en argile. Trois secondes plus tard, son visage s'assombrit de la façon dont les humeurs changent si rapidement chez les jeunes enfants.

- Moi, je la déteste.

Je fus surpris par sa réponse sombre et négative. Intrigué, je poursuivis :

- Ah bon ? pourquoi ?
- Je la déteste parce qu'elle m'a remplacé auprès de mes parents.
- Remplacé... »

Mais ma phrase fut coupée avant de pouvoir la finir car le jeune sortit un lance-pierre d'une de ses poches et envoya une pierre sur le sourire coquin de la statue. Crac ! Elle se brisa en mille morceaux. Toutes les belles incisives, canines et prémolaires étaient maintenant en éclats d'argile. Je regardai bouche bée les débris au sol avant d'entendre le serveur se mettre à crier sur un groupe d'enfants qui jouaient dehors. Les enfants s'éparpillèrent dans toutes les directions. Je me retournai pour demander au petit garçon pourquoi il avait fait ça mais il avait disparu. C'était très étrange.

Je ne tardai pas pour demander l'addition. Le serveur vint, ayant l'air très contrarié. Je lui demandai pourquoi il était allé crier sur les enfants dehors et pas sur le garçon assis à côté de moi. Il me répondit : « Mais de quel garçon parlez-vous ?

- De quel garçon ? Celui auquel appartient cette écharpe ! lui dis-je en la cherchant sur la table, mais elle avait disparu.
- Quelle écharpe ? Peu importe qui a cassé la statue, il va falloir la remplacer. C'est elle qui a donné son nom au café.
- Ah bon ? répondis-je, interloqué.
- Oui, il y a même toute une histoire. Le couple auquel on a acheté le bâtiment il y a 30 ans avait un fils très coquin qui faisait énormément de bêtises. Malheureusement, il tomba d'une échelle et mourut. Les parents étaient effondrés et décidèrent de faire appel aux talents d'un sculpteur pour faire une statue de leur fils adoré. On la trouva dans le grenier en s'installant et on nomma le café « Le Petit Garçon » pour cette raison.
- Belle histoire ! »

Je payai, souhaitai un « Joyeux Noël » au serveur et partis attraper mon train. Je me demandai tout le trajet, qui pouvait bien être ce petit garçon assis à côté de moi, même si une petite voix dans ma tête me chuchotait que c'était le fantôme de l'enfant des anciens propriétaires.

Drôle de sourire

Une légende raconte qu'une passerelle, l'Allée de la Mort, serait située entre le monde des vivants et celui des morts. Ses gardiens se nomment Noroz le Joyeux, Krug le Coléreux, et Garok l'Impassible autrement appelés les Trois Morts. Comme leur nom l'indique, Noroz, la première faucheuse, est joyeux et optimiste; Krug lui, est défaitiste et râleur; Garok est le plus neutre des trois, il se contente de faire des constats et ne juge personne. Ce sont les passeurs de cette « Allée de la Mort », un monde qui n'a rien à voir avec les autres, un monde que seul les plus fous s'amuse à imaginer. C'est un lieu calme, paisible, ni joyeux ni triste. Le rôle des Trois Morts est d'amener les défunts au monde des morts, en les réconciliant avec leur fin et sur leurs sentiments par rapport à cette dernière.

« Oh, un nouvel arrivant, remarqua Noroz avec un rixtus au coin des lèvres, laissant dépasser ses canines.

-Encore du travail ! Ils ne peuvent pas arrêter de se battre ces humains ? renchérit Krug.

-Arrête de te plaindre et allons l'accueillir, répondit Garok.

-Bonjour Humain.

-Où suis-je ? demanda l'homme perdu.

-Je me souviens que j'étais avec mes camarades, nous venions de débarquer sur la plage, puis il y a eu une explosion et puis je me suis réveillé là.

-Tu es dans l'Allée de la Mort, nous sommes chargés de te conduire dans l'autre monde, expliqua Garok d'un ton neutre comme à son habitude.

-Pardon ?

-T'es mort quoi, répondit Krug d'un ton sec, et nous à chaque fois on doit faire l'aller retour entre les deux portes, c'est énervant.

- C'est pourtant tellement amusant ! s'écria Noroz.

Le paysage change à chaque fois !

-Suis-moi, parlons en marchant, coupa Garok.

Nous devons te mener dans le monde des morts, où tu reposeras en paix sempiternellement, mais avant cela notre devoir est aussi de te reconforter.

Es-tu triste d'être mort ?

-Alors mais pas du tout, actuellement j'ai un air de samba dans la tête, c'est la fête ! se moqua l'homme.

Vous êtes malin vous.

-Rappelle-moi qui s'est engagé en première ligne, parce que la guerre « c'est du gâteau » ? s'énerva Krug.

-Je m'inquiète surtout pour ma famille, répondit-il à Garok en ignorant la remarque du Coléreux.

J'avais une femme et deux jeunes enfants qui vont devoir s'occuper eux-mêmes de la ferme.

De plus je ne sais pas comment ils vont réagir à l'annonce de ma mort.

-Si tu veux, je peux chanter une petite chanson pour rendre le sourire, proposa le Joyeux.

-Ça va aller merci, stoppa l'Impassible, connaissant les talents de chanteur de Noroz.

-Ne t'inquiète pas humain, ta famille fera le deuil de ta mort dès qu'ils apprendront la triste nouvelle.

-Je suis mort à quarante ans, on ne peut pas dire que j'ai vécu ma vie pleinement, mais il y a eu des bons moments. J'ai eu le temps d'avoir une femme, des enfants... Je me demande ce que sont devenus mes camarades.

-Ils sont tous passés avant toi, t'es le dernier, rompit Krug.

-C'est peut être une manière un peu brutale d'aborder le sujet tu ne crois pas ? expliqua Garok.

-J'aime imiter les grands de ce monde qui ne les considère que comme des numéros.

-Au moins j'espère qu'ils reposent en paix, s'enquit l'homme.

-Oui, tu pourras bientôt les rejoindre et t'amuser avec eux ! s'écria Noroz en dansant.

- C'est ici que nos chemins se séparent, dit Garok en arrivant devant une porte gigantesque.

-Merci de m'avoir accompagné jusqu'ici. Cela ne doit pas être facile de ramener tous les défunts dans le monde des morts.

-On ne fait que notre travail. Au revoir !

-Et puisse le sort t'être favorable, ajouta Noroz.

-Pourquoi tu dis ça ? demanda Krug.

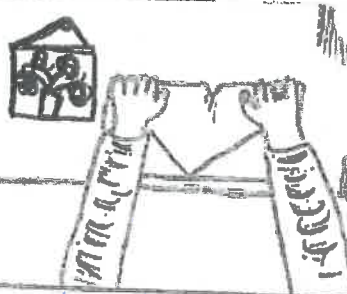
- Je ne sais pas, j'ai trouvé que ça sonnait bien, dit-il avec un drôle de sourire.

Drôle De Sourire!

En 1916, Juliette, à côté de l'espagnolette bleue, regarde la lettre que Jean, son époux, lui a envoyée depuis la zone de combat.



CRAC! Elle déchire la lettre d'un seul coup et commence à voir les petites lettres dessinées sur le papier froissé.



Elle est impatiente de lire les tendres mots de son mari. Il lui manque tellement.



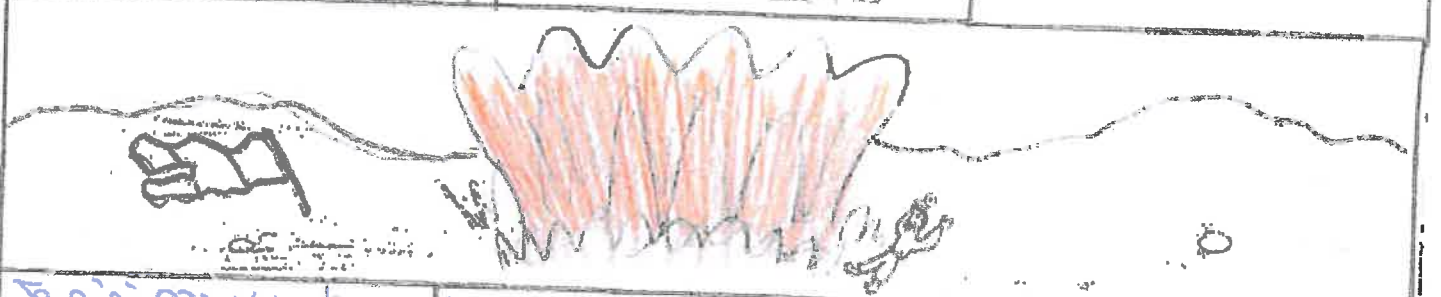
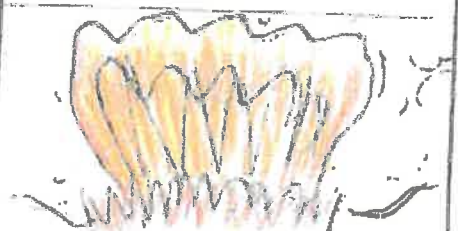
À peine a-t-elle lu les premiers mots que des larmes coulent sur son visage.



"Ma chère Juliette, la guerre est dure. Je combats jour et nuit sans relâche.



Il y a des éclats d'obus partout et j'ai peur de ce qui peut m'arriver.



Je n'ai pas vu de soleil depuis un mois. Cela me manque. La pluie est tout le temps présente.



Je ne sais pas quel sera mon destin Juliette, mais je sais que j'ai passé les meilleures années de ma vie avec toi ma belle!



Je ne veux pas mourir. Je veux rentrer à la maison. Je VAIS rentrer à la maison. Je te sais



Ne pleure pas mon ange!
Je vais revenir. Et je
pourrai enfin te parler dans
mes bras.



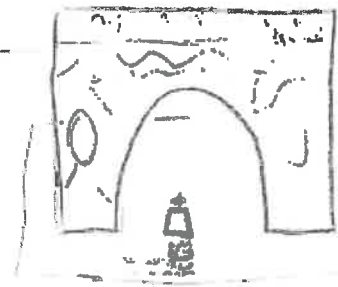
Je pense à toi tout le
temps et je souris! Je
souris tout le temps!
Tu es mon ange gardien.



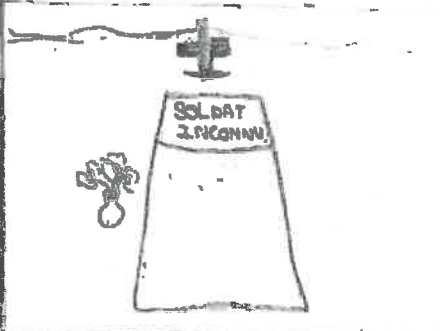
Je suis sûr que dans
100 ans, on se souviendra
de moi comme d'un héros
de guerre. Je serai connu!



Ce sera magique
mon Amour!



En tout cas, je suis
sûr d'une chose!
Je t'aime
Sépiétériellement!!!



Et je pense tout le temps
à toi! Je te reverrai
bientôt ma belle
Juliette! Je t'aime!
Jean.



Fin

Drôle de sourire

Hôpital de Rouen, le 18 août 1916

Mon tendre Eugène,

J'ai été mutée avant-hier à l'hôpital de Rouen où grand nombre de blessés arrivent de la Somme.

Je t'écris entre deux opérations, j'aperçois de la fenêtre des ambulances remplies d'hommes qui souffrent. Je n'ai plus la force de les regarder en face, leurs visages sont défigurés, des éclats d'obus se sont logés dans les poumons, dans les yeux, le nez, les tempes, certains sont brûlés ou gazés...

Je pense que tu dois connaître tout aussi bien que moi cette horreur.

Le vent souffle si fort que ma fenêtre s'est grande ouverte, les compresses, les bandes s'envolent dans cette petite pièce étroite. Le désordre s'y installe comme certainement sur ta zone de combat. Soudain, elle claque puis s'entrouvre de nouveau...

Je ressens le vent frais qui passe par l'espagnolette sur mon visage. Je t'enverrai une écharpe et des gants contre le froid de canard ainsi qu'un saucisson du boucher du coin.

En ce moment, je m'occupe d'un jeune soldat qui est arrivé hier. Il a 19ans. Etienne de Baboui, a été touché au visage par un lance-flamme, toute sa joue droite est décollée et il lui manque un tiers de la bouche. A son arrivé son flan droit était largement ouvert et je pouvais apercevoir ses organes rougeoyants. Je plaçai un garrot pour cesser cette hémorragie ; en quelques secondes mes compresses et mes mains furent pleines de sang, ce dernier hurlait de douleur, ses godillots sentait la mort, la boue, le sang, toutes ces odeurs mélangées me donnaient des haut le cœur. Je pris mollement mon matériel de suture et une paire de ciseaux dans la main gauche, j'enfonçai l'aiguille dans sa plaie. J'avais pris la précaution de lui donner une serviette afin qu'il puisse la mordre avec les canines qu'il lui restait. Sa douleur était si intense qu'il s'est évanoui.

Je le lavai ensuite à l'eau chaude afin de le détendre et lui toute la crasse qui avait imprégné son corps.

De temps en temps il pleure dans ses rêves en appelant sa mère ou hurle de douleur comme s'il mourait. Il se réveille et pleure dans mes bras, il transpire de peur, il ne veut pas y retourner.

Je suis obligé de lui donner à manger par un tuyau lié à sa gorge. Ce malheureux essaye de ne pas me montrer sa souffrance en me lançant des regards complices et essaye de me sourire

dans un ricтус de douleur, tous ses membres tremblent lorsque que je lui retire les compresses de son flanc droit pour le désinfecter.

Je veille sur lui chaque soir et je pense à toi lorsque le soleil se couche. J'essaie de t'envoyer ces derniers rayons de soleil dans cette lettre.

J'ai peur pour toi, quand cette affreuse guerre se finira-t-elle enfin ?

Je tremble de peur chaque fois que je dois m'occuper d'un nouvel arrivant mais ma priorité pour l'instant c'est Etienne. Mes gestes sur les soldats sont tous les mêmes, ici tout le monde est désorienté par ces morts et ces blessés, par ces vies que l'on n'arrive pas à sauver. J'ai même dû m'occuper d'une petite fille de sept ans qui avait un barbelé dans sa cuisse, malheureusement elle a eu une infection et dû se faire amputer.

Vais-je devoir accomplir ces opérations sempiternellement ?

Je t'embrasse tendrement,

Ta fiancée, Madeleine

Drôle de sourire

Attaquer, tuer sempiternellement
Vacarme silencieux d'après bombe,
Nous ne bougeons pas plus que des morts.
Nous sommes seuls, assis dans nos tombes.

Soldats, à jamais bannis !
Nous montons au devant de notre mort,
Nous attaquerons durant cette nuit.
Nous marcherons sur des milliers de corps.

Cette nuit les canons ne crachent plus !
Pas un bruit à l'horizon du monde,
Nous échangeons un regard complice.
Crac ! Les bruits des Boches qui font leur ronde.

Merde ! Les hommes nous ont remarqués !
Nous nous jetons face contre terre.
Le grand vacarme a recommencé.
Une douleur dans ma poitrine. Du fer !

Puis plus rien, la mort seule est présente.
La douleur du fer est insupportable,
J'entends au loin les monstrueux canons.
Ma vie était-t-elle si fragile ?

**Pour tous mes camarades combattants
Comme pour leur donner du courage,
Avec la force de mon bel âge,
Je fais un sourire des plus charmants.**

Drôle de sourire

Par une sombre nuit d'hiver
Un soir, je me suis endormie
Sous la couette, cachée dans mon lit
J'allais commencer un calvaire ...

Crac ! Crac ! fit le vieil escalier
Un monstre à l'étrange rictus
A trébuché dans mes souliers
Il ressemblait à un cactus.

Immobile et tétanisée,
J'écoutais ses éclats de rire
L'espagnolette était levée
Il aurait pu alors partir

Sempiternellement, je mime
A demie entrouverte sa bouche.
De très gigantesques canines
Ressemblent à un attrape-mouche.

Tantôt complice et ennemi
Avec ses belles grimaces, je ris
Si mollement, il me sourit
Nous sommes les meilleurs amis.

LYCEENS

Catégorie Professionnelle

1^{er} PRIX

Rémi VOISIN

2^e PRIX ex-aequo

Vincent BOUGNAREB

Nicolas DEBOUT

Mention spéciale

Robin BACHA

Drôle de Sourire

Complices, merci de penser à me sourire !!!

Voici donc quelques conseils indispensables....

- Dites-vous que même, si notre sourire n'est pas beau voire carrément immonde, quoiqu'il arrive vos caulces font partie de votre éclat !!!

Alors mieux vaut sourire que ne pas être content !!

- Gardez le sourire sinon votre vie partira en éclat !!
- Mollement, gauchement, ironiquement, bêtement, sempiternellement : Souriez !
- Entrouvrez votre bouche en smagoulette que vos dents soient blanches éclatantes, jaunes nicotinées ou invisibles... Souriez !!!
- Quand tu as envie d'abandonner ; pense à la raison qui t'as fait commencer et Crae !!!
Tu as récupéré ton sourire...

- Le bonheur est le sourire du cœur

- J'ai enlevé les deux « ff » du verbe souffrir et maintenant : **Je Vais Bien** !!!



Drôle de sourire

C'est le plus attendu, plus prestigieux événement du football mondial

Ils seront tous là, les plus grandes stars du football, Lionel Messi, son complice Cristiano Ronaldo, Luis Suarez, Pau Pogba, Sergio Ramos, Jérôme Boateng.

Mais il n'y aura pas vraiment de surprise, Messi malgré sa petite taille est le grand favori. Tout le monde voit déjà son sixième trophée

Cette cérémonie 2017 va sincèrement tenir ses promesses, pour Messi qui va recevoir son nouveau titre.

Nous sommes le soir de la cérémonie tout le monde est stressé sauf une personne : Lionel Messi, très confiant il officialisera cette nouvelle victoire dans moins d'une minute.

- Le maître de cérémonie s'exclama. Craç : « Ca y'est, c'est le moment que tout le monde attend. Vous êtes tous ici ce soir pour connaître le nom du gagnant du ballon d'or 2017. Le titre est le plus honorifique de l'histoire du football. »

Messi arborait un riçtus narquois mais quand le résultat arriva, le sourire moqueur se gomma de son visage pour laisser place à un sourire de gêne. Contrairement au visage de Ronaldo qui lui passa d'un sourire crispé à un sourire joyeux.

Drôle de sourire

Naïf mais honnête

Il était une fois un petit garçon de 5 ans ; il paraissait bête car il croyait toutes les histoires qu'on lui racontait et le répétait en étant sûr que c'était vrai ; plus particulièrement son frère qui prenait un malin plaisir à se jouer de lui, il utilisait des mots complexes profitant de l'ignorance de son frère, un jour il lui expliqua que l'on appelait sempiternelle une vache qui est éternelle car elle n'a pas de pis ; un autre jour, il affirma que l'espagnolette était une maladie qui fait parler espagnol ou encore que le riktus était du riz de cactus. On se moquait beaucoup de lui, un jour en se baladant avec son frère dans les rues, une fois arrivé sur une place bien animée ; quelqu'un l'interpela en lui disant que c'était la personne la plus bête qu'il n'est jamais rencontré, beaucoup de personne acquiescèrent et commencèrent à se moquer du jeune garçon , le grand frère se rendant compte des conséquences de ses propos qu'il avait tenus à son benjamin.il commença très vite à avoir des remords, il alla vers son frère pour lui avouer la vérité mais avant qu'il n'est eu le temps de dire ne serait-ce qu'un seul mot que son petit frère leva le bras, le pointa vers son frère et dit : « quasiment tout ce que je dis c'est ce que mon frère m'a appris alors si vous dites que je suis bête ,alors vous dites que mon frère l'est encore plus ! » .un silence résonna sur la place pendant quelques instants , tout le monde se tourna vers l'ainé; lui était comme pétrifié , il faisait mine de rigoler mais il se sentait terriblement dans le pétrin , rapidement les gens commencèrent à rire aux éclats, la personne qui interpella l'enfant plus tôt se mit à son niveau et pointa lui aussi son doigt vers l'adolescent et dit : « regarde ton frère il te montre véritablement ce qu'est un riktus » ; suite à quoi toutes les personne présentes sur la place tendirent à leur tour leurs doigts vers le grand frère, qui lui s' enfuyait en courant sous les rires et le moqueries pendant que le petit était resté dans les rires sans, encore une fois, ne rien comprendre .

DROLE DE SOURIRE !

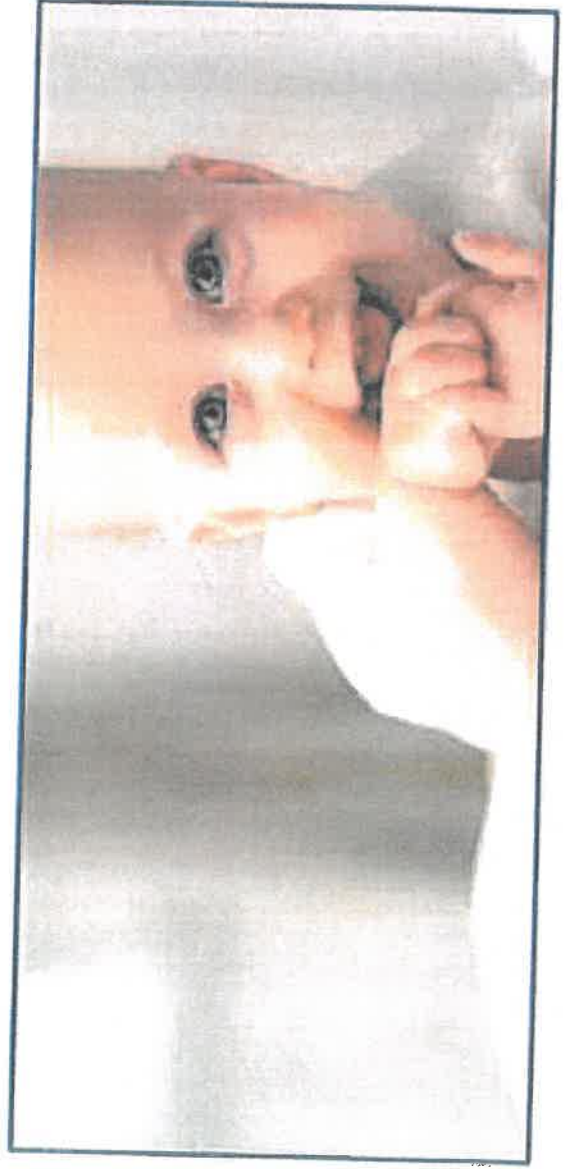
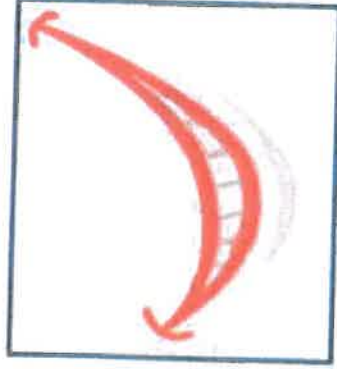
Ce bébé a l'air si heureux, qu'il pourrait faire sourire au moins en quelques secondes la personne la plus triste du monde !

En regardant ce bébé avec insistance, on peut se remémorer les plus beaux moments de notre enfance !

Pour ma part, c'est le cas... Sem pitementellement, je me demande pourquoi les gens ne rient plus comme ce bébé qui rit jusqu'à en fermer les yeux.

Le monde serait bien plus gai sans tous ces ricтус et éclats forcés en société!

Soyons complices pour égayer notre vie !



LYCEENS

Catégorie Générale

1^{er} PRIX

Axelle BERNARD

2^e PRIX ex-aequo

Clara LIMOUSIN

3^e PRIX

Paul VAUBAN

Mention spéciale

Camille COLIN

Camille DELAHAYE

Tristan NOUETTE

Un drôle de sourire

La vie est dure. La vie, c'est cette chose informe, rugueuse et tiède comme un souffle, cette malédiction, ce cadeau. La vie, c'est un diamant brut et gris comme de la poussière de Lune que l'on peut sculpter à force de sourires ou laisser fondre dans un océan de larmes. Avec la mort, pas de surprise. On s'accroche tous un jour ou l'autre au bras de ce fantôme évanescent. Sculpteur d'étoiles, faiseuse de miracles, la mort est un cauchemar dont on ne peut se défaire. Des lèvres amères et froides au goût glacé de la défaite, un sourire carmin ou bien une canine pointue encore suintante de poison, telle est la muse faucheuse d'espoir qui me regarde expirer mes dernières bribes d'oxygène.

Jacques a dit pleure

Bientôt, mon corps s'étendra mollement entre humus et asticots, les yeux voilés d'une nuit de regrets et un riktus amer plaqué sur mes joues froides. Un jour, tu me rejoindras de l'autre côté des nuages, et tu seras à moi pour l'éternité. Et l'éternité sera à nous. Athalie, ma fée de lumière, c'est pour toi que mes dernières gouttes d'encre pleurent sur ma feuille toute tremblante d'inquiétude.

Jacques a dit tombe amoureux

Je t'aime Athalie. C'est un peu brutal, un peu bizarre comme déclaration d'amour, mais les sentiments en pagaille dans ma tête le murmurent en hurlant chaque seconde. Je t'aime, ma princesse, ma pirate, mon exploratrice, ma rêveuse... J'aime me perdre dans les cieux de ton regard gris, compter les étoiles qui se cachent dans tes yeux, avec pour seul horizon la profondeur de tes iris. J'aime ton sourire d'enfant, toujours prêt à éclore sur ton visage, comme une rose au printemps. Mais ton armée de petites dents bien rangées, plus forte que l'angoisse de la nuit, plus forte que les cauchemars et la pluie ne forme pas un bouclier suffisant contre le malheur.

Jacques a dit tu seras malade

Et me voilà, seul dans cette chambre d'hôpital trop étroite pour rêver, à pleurer mes souvenirs d'une vie que je ne vivrai jamais. J'ai peur Athalie. Peur de mourir ici, seul dans cette chambre à l'odeur de désinfectant, sans un dernier au revoir. Peur de la voleuse d'âme au sourire charmeur qui guette à mon chevet. Elle est belle, tu sais, la mort. Je l'ai vue se pencher sur mon lit d'hôpital. Elle a les yeux dorés comme le Paradis, et un magnifique sourire, rouge de sang. C'est un drôle de sourire, tu sais... On voudrait l'embrasser, le repousser, goûter chaque parcelles de ces lèvres écarlates, le lacérer de larmes. Mais tout ce qu'on peut faire, c'est attendre que notre tour vienne enfin. Espérer qu'il ne vienne pas. Alors moi, j'espère, et je m'attache à ton visage comme à une ancre.

Jacques a dit rêvez ensemble

Tu t'en souviendras, n'est-ce pas, de notre bonheur ? Pauvre bonheur éphémère... On en a coulé des jours heureux, main dans la main, des rêves plein la tête et de la poésie au coin des yeux. Même si ma main ne prendra plus jamais la tienne, je te demande une chose : sois heureuse. Aussi heureuse que je l'ai été, moi, à tes côtés. Ton joli sourire ne devrait jamais s'effacer et le ciel de tes yeux jamais se couvrir de pluie. Ne m'en veux pas Athalie, si je meurs. Ce sont des choses comme cela qui rendent la vie si précieuse. Et pour la petite fille dont nous avons tant parlé, celle là même que nous aurions quand nous nous marierons, j'aurai été le meilleur des pères. Je lui aurai montré les fleurs, les papillons, la musique et la danse, je lui aurai lu des histoires, récité des poèmes, j'aurai été son héros, son chevalier... Elle m'aurait aimé j'en suis sûr. Mais la maladie a fait que je ne serai jamais papa. Toi, par contre, tu peux vivre.

Jacques a dit fais des adieux

Vois le monde comme je le vois, avec le sourire. Même quand ça fait mal, même quand on voudrait se recroqueviller par terre et pleurer toutes les larmes de son corps. La vie vaut la peine d'être vécue, je te le promets.

Espère !

Pour moi, le calvaire touche à sa fin. Aujourd'hui je résiste encore un peu à la lassitude qui m'habite, mais demain je me laisserai aller aux bras sulfureux de la mort et j'embrasserai ses lèvres empoisonnées.

Je n'ai pas dit « Jacques a dit... » perdu !

Adieu Athalie,

Gabriel

Jacques a dit meurs !

Drôle de sourire

Une vive douleur transperce avec force mon abdomen. Un goût âpre de rouille envahit ma bouche. Un liquide chaud, brûlant ma peau glacée, coule abondamment le long de mes lèvres meurtries. Je veux hurler, mais aucun cri ne parvient à sortir de ma bouche, et le seul bruit qui, avec peine, s'en échappe n'est qu'un râle violent et dur, mélangé à mon sang visqueux et pourpre. Un sourd grésillement retentit dans mes oreilles. Mon crâne semble prêt à exploser. Ma vue se trouble et des éclairs d'un blanc aveuglant traversent mes yeux comme des lames rouillées. D'aigus pics de douleurs, comme si un par un, des clous s'enfonçaient dans mon cœur, se font ressentir. Au niveau de l'impact, ma peau se déchire lentement pour venir s'échouer en lambeau sur mes chaussures gorgées de sang.

Je tombe violemment. Ma tête heurte le sol, ma nuque se brise et mon crâne vient se fendre contre le dur béton. Ma respiration se coupe, comme si des mains, bien trop grandes, venaient, d'une force incroyable, serrer mon cou. Soudain, mon sang devenu plus épais s'engouffre dans ma gorge. Dans cette position il se contente plus de couler le long de mon visage, il s'engage dans le sens contraire, bouchant toutes les voix aériennes, coulant lentement dans mes poumons. Ils semblent être si lourds, que je me sens m'enfoncer encore plus dans le sol. Je voudrais me tourner pour respirer, mais déjà, mes bras et mes jambes sont démunis de toute force. Je meurs. Je devrais fermer les yeux, et laisser la vie me quitter avec douceur. Or, la souffrance et la douleur m'en empêchent. Alors j'ouvre encore plus grand les yeux, mais je suis obligé de les refermer. Des gouttes s'échouent sur mes iris. Soudain, ma vue se brouille encore plus, les gouttes qui tombent du sombre plafond semblent acides. Je sens l'aigre substance ronger mes yeux, et la douleur se propage sur tout mon visage.

Mon meurtrier se penche vers moi, si furtivement que je n'ai pas le temps de voir entièrement sa face cireuse. Mais, encore une fois ce même minuscule détail me frappe. Ce ricтус dédaigneux, qui semble réduire son visage entier à un sourire. Cette fente, à mes yeux, est plus horrible que l'homme dans son ensemble. Je suis mort. Soudainement, tout s'éteint, et mon âme est plongée dans une obscurité totale. Mon corps est hors service, il ne répond plus à mes commandes, mais il me semble que je pense encore. J'essaie d'imaginer le visage de ma femme, ses longs cheveux cuivrés, qui coulent en cascade sur son dos menu, ses fins doigts de pianiste, sa peau pâle et si sage, égaillée par ses roses joues, ainsi que son nez à la forme angélique, ses grands et mélancoliques yeux, surmontés de longs cils sombres. Et par dessus tout, son sourire à la fois maternel et sincère, ses petites dents impeccablement alignées, dont l'éclat souligné par ses lèvres rouges, ce sourire qui plus d'une fois m'a plongé dans une admiration insensée pour cette femme...

Mais son image s'éteint, remplacée par cet atroce sourire. Il est gravé sur ma rétine, plus puissant que la mort elle-même. Toute ma douleur qui, durant de longues secondes secouait la moindre parcelle de mon corps, m'a enfin laissé en paix. Mais cet immonde sourire reste implanté dans mon cerveau à demi-éteint.

Si fin, pourtant interminable, il fend le visage blafard de mon criminel. À cet instant je réalise que jamais je n'ai vu sa face décolorée. J'ignore totalement qui m'a ôté la vie, à tel

point que je ne sais si c'est un homme ou une femme. Je suis étendu sur ce sol glacé, mort, humilié par un parfait inconnu. Mon sombre sang coule sûrement de la moindre petite plaie. Mon misérable corps doit baigner dans une bouillante flaque vermeille. La vision de ses canines luisantes s'efface mollement... Brutalement, des souvenirs ressurgissent. Des images apparaissent devant mes paupières closes, à jamais scellées. Cet infernal retroussement de lèvre me tourmente. Je l'ai déjà vu. Ce n'est pas la première fois que cet abominable sourire se trouve face à moi. Il est gravé dans un minuscule partie de mon cerveau désormais inactif. Une conviction naît en moi : je connais mon assassin. La panique prend possession de mon âme. Les pulsations de mon coeur, si celui-ci pouvait encore battre, prendraient un rythme alarmant. Je connais cet hideux monstre.

Je me concentre, je suis inerte, et pourtant jamais je n'ai réussi à porter autant d'attention à quelqu'un qu'à cet instant même. Toutes mes pensées, tout est rivé vers ce cruel sourir. La créature qui m'a ôté la vie, semble mériter plus de soins que tout mon entourage, présent durant mon vivant. Tous mes proches. Mon épouse. Ma conjointe est la seule qui, comme ce monstre, n'est jamais réussi à occuper toute mon âme et tout mon corps. La haine et le dégoût que je ressens pour cet individu inhumain, me paraissent plus puissants encore que l'ardeur et le désir que le simple souvenir de ma femme fait naître en moi.

Je suis plongé dans les ténèbres. Aucune lumière ne semble survivre dans l'obscurité. Etrange souvenir. Je sens cette odeur suave et chaleureuse. Il fait nuit, je me trouve dans ma propre bâtisse. Mon logis, qui depuis de longues années nous protège, ma belle et moi. Je me sens bien, comme si ce simple vestige de ma vie suffisait à oublier ma mort. Je ressens la présence de mon épouse à mes côtés, son souffle humide et chaud. Elle semble si jeune, son innocence, son insouciance, faisait d'elle un être si bienveillant. Ma candide femme aurait pu être confondu avec un ange. Le doux vent d'été caresse la grande fenêtre, la pâle lumière des étoiles cachées par de somptueux rideaux de tissus ne parvient pas jusqu'au parquet de notre modeste chambre. Les draps d'un blanc immaculé et plus soyeux que le pelage du petit chaton endormi au pied du châlir de bois. Je souhaite que mon âme meure sur cet ultime souvenir. Je désire que cette splendide image soit ma dernière pensée.

Mais cet épouvantable sourire émerge de l'obscurité. Il est chez moi. Cette chose immonde est présente dans le berceau de mon intimité. Elle est proche de moi, dans mon lit. Quelques instants plus tôt, je dévorais des yeux mon éblouissante épouse. Je sens une main glaciale m'attraper au poignet. C'est douloureux. Un souffle glaciale me fige. Une voix qui se veut être agréable, mais qui me pétrifie me murmure: "Réveille toi, mon bien-aimé...". Je lève les yeux vers la provenance de cette infâme voix. Le sourire semble me regarder. Il s'élargit, s'étendant sur un visage qui s'approche de plus en plus de mon corps tremblant. Il vient déposer un baiser sévère sur mes lèvres.

Nous n'étions que deux dans ma chambre cette nuit là. Nous ne sommes que deux dans ce hangar miteux. Depuis que mon corps m'a abandonné, depuis que ma peau déchirée, mes yeux brûlés, mes mains ensanglantées ont cessé de me répondre, mes pensées sont tournées vers deux individus: mon épouse et mon meurtrier. Tournées vers une même personne: mon épouse meurtrière.

Drôle de sourire

Trois jours. Trois jours séparent Loïse des Fêtes du Solstice. Elle a maintenant dix-neuf ans. Pour la première fois cette année, elle ira fêter l'été en tant que femme. Sans doute sera-t-elle invitée à danser par un jeune homme de son âge. Loïse savoure cette pensée. Elle attend cette soirée depuis si longtemps ! Voici que trois nuits à peine l'en séparent ! Ce soir, elle sort en ville. Elle marche doucement dans les rues pavées, se frayant un chemin entre les passants. Trois jours encore...

Loïse s'arrête. Devant elle se tient un homme, de trois ou quatre ans son aîné. Loïse le trouve beau. Il a des yeux d'azur et des cheveux de jais. Ses traits sont durs, mais il lui plaît. Et il sourit. Ce sourire a quelque chose d'étrange. Il est doux, chaleureux ; et pourtant froid. Si froid. Mystérieux. Il l'intrigue. Elle le regarde...

Un grand vacarme se fait entendre derrière la jeune fille. Elle se retourne, et aperçoit, éparpillé sur le sol, l'étalage d'un marchand. Le marchand lui-même est à terre, sans que Loïse ne parvienne à en déterminer la cause. Sans doute un voleur... Déjà, les passants se précipitent pour venir en aide à l'infortuné. Voyant cela, la jeune fille se désintéresse de la scène. Son regard se redirige vers l'inconnu à l'étrange sourire. Il n'est plus là.

Trois jours ont passé. Il est tard, la nuit tombe. Depuis la rencontre, Loïse ne cesse de penser au mystérieux personnage. Il l'intrigue, l'obsède. Ce sourire, surtout. Sa chaude froideur lui revient sempiternellement. Ce soir, Loïse est venue aux Fêtes dans un unique espoir, le revoir. Alors elle attend.

La soirée touche à sa fin. Il n'est pas venu. Autour de Loïse, la musique joue sans elle. Seul compte l'inconnu. Son absence est comme un gouffre infini dans le cœur de Loïse. Elle songe à partir. Elle se dit qu'il va venir. Mais plus le temps passe, plus le désespoir la gagne. Il n'est pas venu. Alors qu'elle tourne les talons, glacée dans la douce chaleur estivale, elle l'aperçoit à travers la foule. Il sourit. Toujours ce sourire froid, si attirant. Il porte une redingote d'un autre âge faite d'une élégante espagnolette ; à sa main une canne au pommeau d'argent, et sur sa tête un haut de forme. Et son sourire...

Loïse sort de sa torpeur. Il a fait volte-face. Elle panique, craint de le perdre. Elle le voit qui s'enfonce dans la foule. Encore. Mais cette fois, elle ne le reverra plus. Elle le sait. Alors elle court. Elle court à sa suite, bousculant les passants innombrables qui l'entravent comme autant de fardeaux. Elle court dans les rues pavées, poursuivant une chimère toujours plus inaccessible. Elle court jusqu'à l'extérieur de la ville. Là, elle le voit, sur le chemin. Il se retourne. Lui sourit. Puis il reprend sa marche calme et sereine. Le chemin mène au château qui surplombe la ville. Loïse est essoufflée. La distance qui les sépare n'a pas diminué. Elle reprend sa course, mais il reste loin. C'est une ombre dans la nuit. La ténèbre semble vouloir l'engloutir. Le temps n'existe plus. Il marche. Elle court. Devant la porte du château, il s'arrête. Se retourne. Lui sourit. Et disparaît.

Loïse court dans les couloirs du château. Comment peut-il aller si vite ? Elle progresse dans le dédale des couloirs et des corridors, des chambres et des antichambres, des salons et des salles à manger. Les murs qui l'encadrent sont comme les gardiens de pierre d'un temps perdu. Oppressants. Mais elle continue dans ce labyrinthe obscur. Seule perce les ténèbres la

lueur de quelques rares chandelles sur les murs. Les ombres jouent avec les tableaux, vestiges de fantômes oubliés. Le son des pas de Loïse résonnent sur les carreaux tel un requiem.

Elle ne court plus, maintenant. Le tic-tac d'une horloge guide ses pas hésitants. Elle s'arrête dans une grande salle de bal au faste délicat. Dans cette funeste demeure, cette pièce semble avoir échappé à la morsure du temps. Les tapisseries dépeignent des fêtes d'un temps révolu. Au plafond, des lustres de cristal projettent une douce lumière. Et au milieu de la salle, l'homme sourit. Son sourire a perdu toute froideur. Il est infiniment doux, infiniment chaud, infiniment aimable. Une musique s'élève des profondeurs du château. C'est une belle musique. Du Brahms, ou du Chopin. L'inconnu s'approche d'elle, lui prend la main, et l'entraîne dans une valse princière. Ils tourment, et tournent au son du piano et des violons. Dansent. Volent. Elle le connaît. Il la voit. Le temps ne semble plus s'écouler.

Doucement, la musique diminue. Bientôt, elle s'est tue. Les deux jeunes gens ne dansent plus. Ils se regardent. Ils se sourient. C'est un drôle de sourire. Un rictus froid. Une joie dure. Un sourire de pierre.

Le château est silencieux. Seul vient troubler le silence, le hullement de quelque oiseau de proie, nichant dans la vieille toiture. Nulle lueur, si ce n'est l'astre lunaire. Au milieu du château, une immense salle de bal. Sombre. Ancienne. Froide. Morte. Les murs sont recouverts de tapisseries rongées par les insectes. Par terre, le cristal d'un énorme lustre jonche le sol, en mille morceaux. Au milieu de la pièce, un rayon de lune traversant une fenêtre brisée éclaire deux silhouettes. Deux beaux danseurs. Un beau couple. Souriant étrangement à l'éternité.

Deux statues de roche noire.

« Drôle de sourire »

Ce soir-là, je me sentais paisible, équilibrée, complète... La vie n'avait pas encore ridé mon visage de sa mélancolie. J'étais, comme disent les éternels optimistes, dans l'ivresse de la « fleur de l'âge ». Entourée mais solitaire, gaie mais ennuyée, passionnelle mais vite lasse, j'aimais à me définir comme ma propre antithèse. Je menais le jour une vie rangée d'employée, puis la nuit désinhibée et ses plaisirs distillés s'offraient à moi, lentement, ardemment. Cette nuit-là, je sombrai dans un étrange rêve éthylique, et je vis défiler le monochrome de ma vie dans un espace-temps jusqu'alors inconnu. Je rencontrai alors Murphy et son sempiternel pessimisme : il me destina, dès notre rencontre, à une échéance plus ou moins proche, à un *fatum* cornélien, à une fin à *la Phèdre*. À mon réveil, je méditai sur le sens de ce songe : certes, ma vie n'était ni triste ni gaie, et il y avait de cela longtemps qu'elle avait pris une pulsation lancinante, comme un vieux tourne-disque au cycle infini. Pourtant, je percevais l'enrayement proche de cette vicieuse ronde. Le disque avait en effet été trop souvent décrassé, agressé, décapé, et les potions abrasives avaient fini par ronger les sillons, à défaut de les polir. Le disque avait été noirci par les tours. La rouille avait assailli ses joues de son rouge sanguinolent, et sa musique, sa respiration se faisait plus essoufflée : je compris alors que je venais à bout de souffle de cette valse mortelle.

J'émergeai de cette réflexion pour me rappeler Murphy. Sa silhouette fantomatique. Les traits de son visage, ridés, tirés, tombants. Ses yeux noircis, dont tout espoir avait été avidement aspiré. Ses épaules affaissées qui accompagnaient sa mine défaite. Ses mains tendues vers moi comme la Faucheuse rappelle l'usure à elle et l'enlace dans son obscur sas sans issue. Et enfin, et surtout, ce rictus, gras, sec, bouleversant. On devinait, entre les espagnolettes de ses lèvres décharnées, des canines tranchantes, polies, avides d'un fluide corrosif, d'un mal caustique, d'une mort brûlante. Sa seule évocation me hantait, intoxiquait mon désir de vivre, et achevait d'empoisonner mon cœur essoufflé par les excès. Pourtant, j'en revenais sempiternellement à ce drôle de sourire qui me transperçait d'une douleur grinçante, puis âpre, puis incendiaire. La morsure du *fatum* avait marqué ma chair dans un éclair divin, et je sus dès ce moment que le ciel avait déversé sur ma tête, les foudres visionnaires de l'imminence des ténèbres.

Un choix s'imposait à moi. D'un côté, l'étreinte magnétique et irrésistiblement séduisante qui menait à la lascivité de la débauche, de l'enlèvement, du calvaire : Murphy ou le Pessimisme. De l'autre, la Mort susurrant à mon oreille les délices d'une souffrance abrégée : le *Fatum*. La faucille du Memento Mori ou la faux de la Grande Faucheuse. Faillir, ou défaillir. Pléthor ou Catharsis. La pomme tentatrice, ou la purgation des passions. Vaineté ou vanité...

Le tourbillon de mes pensées, et le flot de poison absorbé me transportèrent vers mon ultime rencontre avec Murphy. Il arborait ce même sourire qui m'obsédait, et je cédaï à en frôler les contours étrangement circulaires, à en caresser les reliefs, à en effleurer les creux et excroissances... La bile me saisissait, pourtant j'étais Ulysse face aux *Loreleis* : envoûtée, transcendée. À mesure que son rictus s'élargissait, je sentais les pulsations de mon cœur s'affoler, le disque s'accélérer, effréné, ma respiration s'essouffler, et mes lèvres, mes lèvres... Frémisantes, tremblantes, implorantes, je sentis mes lèvres succomber au manque, à l'appel dépendant de mon poison, ma passerelle psychique vers Murphy, ses plaisirs, ses faiblesses et ses déchéances : alors, je faillis au besoin viscéral de mordre dans ces lèvres, qui répandirent en moi la chaleur du vital liquide éthylique... - ou, était-ce du sang? - Je ne sais plus, ma mémoire me trahit à mesure que les liquides se mêlent... Alors, je fus saisie par l'allégresse à son paroxysme ; alors, je sombrai lourdement dans les bras de Murphy.

Drôle de sourire

Au retour du cimetière où je suis allée fleurir la tombe de ma grand-mère, je prend le chemin habituel : un long sentier entre les champs, les hautes herbes et les plaines vertes des chevaux. Il est dix-huit heures, il commence à faire sombre, le soleil se couche, il n'y a pas un nuage. Je marche d'une allure assez rapide, j'ai faim, je veux rentrer. Le gravier crisse sous mes semelles. Tout va bien. Quand soudain je frissonne.

Il n'y a pas de raison. Il fait très chaud ; toute l'après-midi j'ai râlé, agacée par l'éclat du soleil qui me brûlait les yeux, les trente-cinq degrés insupportables, j'ai même dû remonter mes cheveux en une haute queue de cheval de fortune. Mais là un frisson me monte le long de la colonne vertébrale, du creux de la taille, comme de minuscules araignées, un léger frisson, qui arrive jusqu'en haut de mon cou, à la racine de mes cheveux. Je ne sens que cela.

Et déjà j'ai peur. La présence est trop forte, comme un léger poids sur mes épaules, comme un châle en coton qui s'y serait déposé de lui même, comme les mains d'une créature brumeuse. Je me met à marcher beaucoup plus vite, trop vite pour mon corps. Mes pieds heurtent le sol en frappant, mes jambes sont désordonnées, mon cœur palpite et des points de côtés me viennent. Peu importe, je ne ralentis pas. Je sais qu'il n'y a rien, rien derrière moi, mais je refuse de me retourner, si je me retourne il gagnera. Qui ça, il ? Je n'en sais rien. Au secours!

Le village est encore loin. Je n'aperçois pas encore les pavillons, juste vaguement le clocher de l'église, mais on le distingue même du cimetière. Je ne serai rassurée que lorsque j'aurais retrouvé de la compagnie. Or je suis seule, même les chevaux ne sont pas dans leur pré. Si je continue à marcher, il me faudra huit minutes pour atteindre les premières maisons. Huit minutes d'angoisse. C'est trop. Et qui sait ce qui arrivera s'il me rattrapé. « Tais-toi, il n'y a rien ! » Me dis-je. Pourtant je me met à courir.

Je déteste courir. Plutôt, je hais courir. Je suis trop molle, trop fragile, je n'ai pas de souffle, je ne suis pas à l'aise. Mais là, je ne me fais pas prier. Je sens toujours ce quelque chose, glacé, doux mais menaçant, qui me suit, me frôle, me touche, m'appuie dessus. Le village est encore loin, je suis épuisée, j'ai peur. Je me met à pleurer, mon nez coule et je dois renifler. Je suis dans un état déplorable. Je me mets à battre des bras, comme un moulin, très vite, pour éloigner le danger. C'est le désespoir qui me fait en arriver là. Je me sens bête. Il n'y a rien, rien, rien du tout. Je n'en peux plus de courir, je vois tout juste les maisons au loin. Je m'effondre à genoux. S'il y a un danger je veux le voir, je ne supporte plus d'être aveugle. Je me retourne.

Il n'y a que l'air près de moi. Les champs autour, le sentier au sol, au loin le cimetière, plus loin encore l'horizon, au dessus, le ciel qui se fonce. Ma respiration se calme un peu, mais la tension n'est pas descendue pour autant. Je suis sûre qu'il y a quelque chose, même si je sais aussi qu'il n'y a rien. Que je suis stupide, angoissée, mais qu'en même temps je suis peut être, qui sait, dotée d'un sens spécial ? Un sixième sens ? Pourquoi pas ? Après tout !

Je m'assois en tailleur. Je n'ai plus envie de rentrer. La peur la plus forte s'en est allée, mais l'inquiétude est restée. Il me faut des réponses. Spectre, fantôme qui me suit du cimetière, bonne fée, démon, qu'importe ! Je veux voir ce que je n'arrive pas à voir. Je plisse les yeux, mais je ne fais que me donner mal au crâne. Je persévère, et au bout d'un temps interminable, trente secondes peut être, je vois, un homme, brumeux, entièrement gris, la tête drôlement penchée. Mais ce qui m'a frappé, fait reculer même, c'est le sourire qu'il avait. Un drôle de sourire. Un sourire d'ailleurs, ou un rictus ? Je n'ai pas eu le temps de le voir. Il avait l'air d'un sourire complice, comme s'il me connaissait, qu'on était lié. « Fais moi confiance » voilà ce que j'ai compris. Je ne l'ai vu qu'une seconde, même pas, mais j'ai eu le temps de voir toutes ses dents, il avait la bouche grande ouverte.

Je ne suis même pas sûr que ce soit mes yeux qui l'aient vu. Mais le « fais moi confiance » s'est imposé à moi directement. Il était impossible que cet homme soit vrai, je n'ai pas entendu de bruits de pas, la seule trace de pas dans les graviers, c'est la mienne. Et puis on ne disparaît pas comme ça ! Je ne peux pas l'avoir inventé pourtant !

Quand j'arrive enfin au village, que je passe devant la demeure d'un garçon de ma classe, je sais que j'ai tout imaginé. C'est une évidence, je me joue encore des tours. Je croyais toujours à mes amis imaginaires au CE2, j'ai peur du noir, des échelles et des monstres sous mon lit, du nombre treize... Je me fais des frayeurs sempiternellement, pour rien, et j'en ressors trempée de sueur, larmoyante, tremblante. Encore une bêtise de mon imagination.

Je me calme et j'atteins bientôt mon portail. Je vais être chez moi, en sécurité. Un frisson me prend, sur l'épaule droite. Je me tourne. Il est là, encore, cette fois-ci je peux distinguer mieux son sourire. Il sait qui je suis, il se moque de moi, il me défie, je ne sais pas. Je le regarde longuement, mais ne l'approche pas. Sa figure, assez peu humaine, m'effraie Je ne détourne pas les yeux pour autant. Il finit par s'évaporer, les contours deviennent flous, le gris transparent, le frisson cesse. Je sors mes clés, ouvre mon portail, franchis l'allée, ouvre la porte d'entrée, et enfin, me réfugie dans les toilettes. Je m'accroupis dans la minuscule pièce, juste sous la lampe, je tiens mon visage entre mes mains, et je me concentre pour ne plus penser. Ce n'est pas possible. Je suis totalement perchée, folle. Peut être qu'il voulait dire « Fais-TOI confiance, tu m'as vraiment vu ! ». Je n'y crois pas. Il ne faut pas que j'y croie. Il faut que j'arrête de penser à lui. Je l'ai imaginé. Ce n'est pas la réalité. Mais qu'est ce que la réalité, sinon notre vision de voir les choses, avec notre logique propre ? Pourrais-je être un peu normale ? J'en ai assez !

Une heure plus tard, je finis par me lever, j'enlève mes chaussures que j'avais gardées, et je monte dans ma chambre. Ma mère ne doit pas me trouver ainsi, elle va me prendre pour une folle. Je suis toujours prise par le doute. Je sais qu'avec le temps, comme tout ce que j'ai pu trouver bizarre, le surnaturel que j'ai perçu, je vais moins y penser. Mais le doute subsistera chaque jour de ma vie. A partir d'aujourd'hui c'est le drôle de sourire qui va me hanter.

Une journée d'hiver tout à fait banale ne l'effrayait pas, bien que le vent hurlât et que les arbres s'inclinassent sous de violentes rafales. Naimbroth, vieil homme aux yeux déjà très fatigués, se rendait chaque matin, vers huit heures, sur son lieu de travail, à l'hôpital Hôtel-Dieu à Paris, afin d'effectuer le même labeur harassant. Il empruntait donc la rue Lagrange où il habitait, tournait à droite, puis continuait sa marche sur le Pont au Double, passait devant la Cathédrale Notre-Dame de Paris et arrivait enfin à l'hôpital. Chaque matin, depuis des dizaines d'années, il était émerveillé par la Cathédrale. Or, le 19 janvier 1857, toute son attention fut happée par une forme étrange dont il ne distinguait pas avec précision les contours. Le soleil projetait à peine son premier rayon sur un visage, peut-être celui du sonneur de cloches, dont il ne voyait qu'un large sourire se dessiner. Quatre heures plus tard, pour déjeuner avec les siens, il repassa devant le monument alors que le soleil était au zénith et perforait d'épais nuages. Il remarqua que le masque tout en chair aperçu plus tôt dans la matinée avait changé de forme : l'effroi semblait avoir remplacé le bonheur d'antan. A quatorze heures, alors que la luminosité commençait à décliner, il reprit le chemin du travail et découvrit cette fois l'expression d'une profonde tristesse sur le visage devenu presque familier. Durant ses heures de travail, cet homme le tourmentait ; sa physionomie surtout l'obsédait. Au moment où le soleil se coucha dans les nuées, il plissa les yeux afin de voir une dernière fois celui qui hantait ses pensées ; ce fut alors comme une apparition : son visage était devenu à lui seul une grimace.

En proie à la peur et à la panique, le pauvre bougre courut à son domicile où le visage angélique de sa femme Ghaseljairiel apaisa sa frayeur.

Ce dernier raconta sa terrible journée.

-Je vis tout d'abord une douce lune resplendir en haut de la cathédrale, et je ne pus résister à son bel éclat. Elle était rayonnante. Je crus tout d'abord assister à l'éclosion d'un plaisir grandissant. Cette lumière communiquait une joie de vivre des plus intenses ; mon esprit se remémora encore chacun des moments de ce spectacle envoûtant. Oh ! une once de bonheur dans un monde en pleurs ; il n'était ni niais, ni forcé, mais simplement enjôleur. Quiconque l'aurait vu n'y aurait pas cru.

Mais la deuxième fois, je surpris une large bouche qui s'élargit peu à peu, pour révéler une magnifique canine forgée par les Dieux. Je pris peur devant cette lame aiguisée que le soleil faisait étinceler, mais la curiosité m'incitait à rester. Il devenait apeurant, effrayant, terrifiant, telle Médée tuant ses enfants. Cette scène me marquera à vie bien que je sois un homme hardi.

La troisième fois, lorsque le soleil céda sa place à la lune, j'observai une véritable métamorphose laissant transparaître les signes d'une âme devenue subitement morose : le sourire était désormais hésitant, discret, éphémère.

Cet infâme sonneur de cloches s'est raillé de moi toute la journée.

-Mais, plus aucun sonneur de cloches ne travaille à Notre-Dame, lui répondit sa femme.

-La folie ne m'emportera pas de sitôt ma chère et je puis t'assurer qu'un rodeur hante notre cher monument. Son sourire laissant paraître un rictus sardonique, son allure à la fois lente et disgracieuse, son dos bombé, me laisse fortement penser qu'il s'agit d'un sonneur de cloches. Demain, dès l'aube, à l'heure où ouvre la Cathédrale, nous partirons. Vois-tu, je sais qu'il m'attend.

-Qu'il en soit ainsi, surenchérit sa femme.

Le 20 janvier 1857, le couple entreprit alors une visite de la cathédrale à la première heure de la journée, afin de vérifier les certitudes tout à fait hallucinantes de Naimbroth. Ils gravirent de nombreuses marches afin d'arriver au sommet du monument. Naimbroth se pencha au-dessus d'un muret pour observer quelques mètres plus bas qui se faisait passer pour un sonneur de cloches : il découvrit alors un long corps majestueux, flanqué de deux grandes ailes repliées sur elles-mêmes, orné d'une bouche ovale d'où étincelaient de nombreuses dents.

D'une même voix, ils s'écrièrent tous deux : « Une gargouille ! ».